

U B A H C R I S T I N A A L I F A R A H

MADRE PICCOLA

*Roman traduit de l'italien
par François-Michel Durazzo*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Ce livre a été traduit grâce à une aide
du Ministère italien des Affaires étrangères
et de la Coopération internationale.

La couverture de *Madre piccola*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Madre piccola

© Ubah Cristina Ali Farah.
Publié pour la première fois par les éditions Frassinelli, 2007.

© 66th and 2nd, 2022.

© Zulma, 2023, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Madre piccola*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



À Giuli, nos ténacités nouées

Un homme ce n'est rien qu'un homme. Mais un fils ? Bien, maintenant, c'est quelqu'un.

TONI MORRISON, *Beloved*.

Trad de l'anglais par Hortense Chabrier et Sylviane Rué, 10/18, 2004.

Pourtant, je dois demander ce qu'il advient d'un homme ou d'une femme sur le sens de l'être imaginatif, sur la nuit duquel aucun papillon de nuit ne frappe à la fenêtre de l'univers de sa créativité.

NURUDDIN FARAH, *Yesterday, Tomorrow : Voices from the Somali Diaspora*. [*Hier, Demain : voix et témoignages de la diaspora somalienne*]. Traduit de l'anglais par Guillaume Cingal. Le Serpent à Plumes, 2001.

Je dis : le réel n'est ni à la sortie ni à l'arrivée – c'est au milieu de la traversée qu'il se présente aux gens.

JOÃO GUIMARÃES ROSA, *Diadorim* [*Grande sertão : veredas*, 1956]. Traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli, Albin Michel, 1991.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

....

à accoucher au milieu de cet enfer? Ne pouvait-elle pas partir en Europe? se demandaient-ils. J'allais et venais, feignant de les ignorer, essayant de résister aux contractions lancinantes qui précèdent l'accouchement. Peut-être par instinct de survie, peut-être parce qu'à cet âge nous nous croyons tous invincibles, le doute que l'enfant et moi ne puissions pas nous en sortir ne m'a pas effleurée un seul instant. Il n'y avait ni médecin, ni eau courante, ni électricité. La sage-femme, cependant, était une experte : avec ses manières brusques et assurées, elle m'a convaincue qu'accoucher n'était pas une grande affaire, et que ce n'était même pas risquer sa vie. Le petit est né en bonne santé, parfait, j'allais bien et j'ai passé toute la nuit éveillée, les yeux écarquillés, enchantée de ce qui me semblait être un miracle. Comment était-il possible que de mon corps soit sortie une autre créature, en chair et en os, avec tous ces doigts et ces grands yeux, juste au cours d'une nuit de bombardements?

Le lendemain, je suis allée me réfugier chez mes parents. La guerre était imminente. Nous avions des réserves de nourriture et nous nous sommes abrités dans les étages inférieurs, plus sûrs : les murs des étages supérieurs étaient criblés de balles perdues. Mais ce dont j'avais le plus peur, c'était du silence de la nuit, quand on n'entendait plus le feu croisé et que nous étions là, figés dans l'attente. Nous savions que, profitant de l'anarchie, des guérilleros et des civils attaquaient les maisons pour les saccager, perpétrant toutes sortes de violences contre leurs occupants. Puis un matin, nous

avons compris qu'il était devenu trop dangereux de rester à la maison et décidé de nous diriger vers le siège d'une société italienne, une résidence apparemment protégée, où diverses personnes avaient été accueillies. Je suis sortie de la maison comme si je devais y revenir quelques heures plus tard, enveloppée dans un grand voile noir que ma belle-sœur m'avait rapporté en cadeau d'Arabie. Mon bébé dans mes bras était allongé sur un coussin pour nouveau-né. Un instant, l'idée que je ne pourrais peut-être pas rentrer tout de suite m'a traversé l'esprit, alors je suis montée dans ma chambre pour prendre mon dernier journal, un de ceux sur lesquels j'avais écrit chaque jour, parmi tant d'autres, avec dévotion, depuis plusieurs années. Ces trois objets, le voile, le coussin et mon journal sont demeurés les symboles de cette fracture, gardiens sacrés d'une mémoire encombrante, ligne de partage entre un avant et un après. Pendant longtemps je n'ai plus réussi à coucher mes mots sur du papier, engluée dans une sorte d'aphasie insolite chez une fille comme moi, pour qui écrire son journal intime, inventer des histoires, était une pratique quotidienne, un exercice indispensable. J'avais toujours écrit en italien, ma langue maternelle et celle de ma scolarité, alors que le monde qui m'entourait parlait une autre langue, le somali. Comment pouvais-je maintenant raconter l'horreur de cette violente séparation aux filles de mon âge, à tous ceux avec qui j'entraais en contact en Europe, des gens qui avaient connu une existence plus ou moins linéaire ? Les mots se dérobaient, il me manquait l'alphabet nécessaire à la description

de ce qui s'était passé. La mémoire d'une guerre civile est quelque chose qui vous colle à la peau comme la honte, *dagalka sokeye*, une guerre entre intimes, traduit si bien le grand écrivain Nuruddin Farah dans son roman *Exils*. Comme s'il s'agissait d'un secret à cacher : le linge sale se lave en famille, dit-on en italien.

Après sept ans d'exil entre la Hongrie et l'Italie, j'ai décidé de rendre visite à mon père. Il s'était installé aux Pays-Bas, précisément à Zeist, dans la province d'Utrecht, suivant les flux de la diaspora : de nombreux Somaliens y avaient trouvé refuge. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, depuis qu'il s'était installé dans le Nord. La communication était sporadique, par à-coups, parfois on se parlait tous les jours, parfois le silence durait des mois. J'avais patiemment économisé l'argent du billet : à ce moment-là, voyager me paraissait un événement extraordinaire, depuis longtemps je ne prenais pas l'avion.

Le vol était prévu tôt le matin, on devait être au printemps car l'école de mon fils – qui avait maintenant sept ans, autant que la guerre civile – était fermée pour les vacances de Pâques. Après m'être préparée, j'ai habillé le petit encore à moitié endormi et, dernier geste, je me suis appuyée contre mon bureau pour mettre mes lentilles de contact. Sous le coup de l'émotion et de la précipitation, j'ai par inadvertance fait tomber la lentille gauche. Je l'ai cherchée à quatre pattes sur la moquette, le regard à moitié voilé, mais je n'avais plus le temps, il était tard, nous devons nous dépêcher d'arriver à l'aéroport. Ma première rencontre avec

la diaspora est née sous le signe de cette vision, claire d'un côté, voilée de l'autre.

La myopie, telle que la décrit Héléne Cixous dans de précieuses pages de « Savoir »¹, n'est qu'un voile entre le monde environnant et soi-même. Un voile qui gêne le regard, mais le myope fait aussi l'expérience inverse, comme si ce voile filtrait la réalité, en émoussait les contours. Comme s'il s'agissait d'une coquille, protection à l'intérieur de laquelle on est libre d'agir en ignorant le jugement extérieur.

Mon oncle, mon père et plusieurs cousins me saluaient derrière une vitre épaisse. Ils étaient venus me chercher dans une voiture qui n'était pas très grande, nous étions donc tous entassés et de la musique somalienne résonnait dans l'étroit habitacle, tandis qu' autour de nous défilaient des paysages inconnus.

Pendant plus d'une semaine, une cousine m'a reçue. Ensemble, nous avons récupéré des histoires, reconstituant nos parcours et ceux des personnes qui nous avaient été chères. Tout doucement la carte de la diaspora a commencé à se dessiner dans mon esprit, ce territoire complexe sur lequel les personnages se déplacent et portent en eux une césure, un intervalle entre l'avant et l'après, frontière et enveloppe à l'intérieur de laquelle est enfermé quelque chose de très précieux, un secret, un détail, une racine. Ces jours-là, je me suis souvenue avoir un autre nom, Ubah, Fleur, choisi pour moi par ma grand-mère paternelle qui n'arrivait pas à dire

¹ Héléne Cixous, « Savoir », in *Voiles*, avec Jacques Derrida, Galilée, 1998.

Cristina, des sons pour elle imprononçables, qui plus est un nom chrétien dans un pays musulman. Ce n'est donc pas par hasard si, au retour de ce voyage, j'ai commencé à demander à tout le monde de m'appeler Ubah, un nom auquel je suis très attachée parce qu'il me fait penser au moment où j'ai recouvré la capacité d'écrire. La rencontre avec la diaspora m'a fait redécouvrir les mots qui me manquaient, ils sont progressivement remontés à la surface. J'ai senti l'urgence de donner voix à cette fracture qui n'était pas seulement la mienne, mais que je partageais avec tous ceux que j'aimais. Je suis rentrée à Rome pleine d'histoires. J'ai commencé à les retranscrire, captivée par le besoin collectif de raconter qui m'avait envahie, par mon désir retrouvé de transmettre les récits dont chaque voix, chaque individu me faisaient don. J'ai commencé, presque possédée, à tout retranscrire, durant chaque conversation, même téléphonique : je parlais tous les soirs avec des parents et de lointains amis qui vivaient au Canada, en Angleterre, en Suède, aux Pays-Bas, en Australie et je ne sais où encore. Et ce qui nous faisait nous sentir plus proches durant ces longs appels téléphoniques, ce n'étaient pas des événements extraordinaires, mais des faits liés à l'intimité quotidienne (j'ai cuisiné ça ; j'ai donné son bain au bébé ; untel, le fils d'untel et d'unetelle s'est marié), une intimité qui avait la force émotionnelle d'annuler la distance. Les voix de la diaspora ont lentement envahi mes sens, en chœur, s'entremêlant et se mélangeant de façon parfois vertigineuse, mais stable.

Madre piccola naît donc d'une urgence et, encore une fois, d'une interrogation : comment une femme ou un homme peuvent-ils de nouveau s'enraciner, retrouver leur centre de gravité dans un monde où ils ont perdu tout repère ? Les personnages du roman trouvent leur réponse à travers les relations. Domenica-Ahado, Barni et Taguere ne racontent pas une version personnelle des événements à un public indéfini, ils se tournent plutôt à chaque fois vers un interlocuteur précis, interne au roman mais silencieux, proche de leur propre expérience ou distant. Narrer est un acte cathartique qui nous sauve de ce gouffre obscur qu'est l'oubli, nous narrons parce qu'il y a quelqu'un disposé à nous écouter ; le rapport à l'autre nous définit mutuellement.

Le titre *Madre piccola* s'inspire du mot somalien *habaryar*, tante maternelle, non de la maternité biologique – qui a tant défini mon existence et est inextricablement liée à l'exil – mais de cette façon de prendre soin d'autrui à travers les relations, de cet acte vital qui nous ancre à la terre et pour lequel nous, les femmes, sommes si douées.

De la société patriarcale dans laquelle j'ai grandi, où la poésie joue un rôle politique et civil prépondérant, j'ai voulu dans le roman conserver et réécrire avec mes mots à moi les vers de trois grands auteurs somaliens, Yamyam, Ahmed Naji et Sangub, afin d'entretenir un dialogue ouvert avec un canon littéraire différent de celui de l'italien. Les trois poèmes que j'ai choisis agissent à leur tour comme une boussole et situent la vie des personnages dans trois moments histo-

riques précis : les années postérieures à l'Indépendance, âge d'or dans l'histoire de la nation, puis la guerre civile et enfin la diaspora. Nous sommes comme un collier de perles qui s'est brisé, m'a un jour dit un cousin au terme d'une longue conversation téléphonique. Les perles ont toutes rebondi dans des directions différentes. *Madre piccola* représente la tentative de renfiler les perles ce collier, de les réunir et de redécouvrir le sens de chaque histoire à travers son lien avec les autres.

Je suis retournée à Mogadiscio après une absence de trente et un ans, en janvier 2022. Par un vol à six heures du matin. Tard dans la soirée, une cousine m'avait apporté une longue robe vert foncé, un voile noir et 50 \$ dont j'aurais besoin pour le visa. Elle m'a regardée d'un air indécis : Veux-tu vraiment retourner là-bas ? J'avais peur, je dois l'admettre. Je suis restée éveillée ; à trois heures, en pleine nuit, j'ai mis la robe et le voile, puis j'ai pris un taxi pour l'aéroport. Dans l'avion, dès que j'ai vu l'océan par le hublot, j'ai été émue. La côte, progressivement, changeait de couleur, passant du rouge parsemé de végétation au blanc éclatant.

Après l'atterrissage, je me suis tout de suite rendu compte que tout était différent : le hall carrelé de l'aéroport, les écrans lumineux avec les noms des vols, les grilles d'acier au plafond. Il y a trente ans, arriver à Mogadiscio aurait été une aventure. J'ai vu des porteurs traîner les bagages et, sur les longs comptoirs de la sécurité, le contenu de chaque valise, vidé, en désordre, au

risque de se mélanger à celui des autres. Les agents contrôlaient les papiers de façon arbitraire, interrogeant, enquêtant.

Mon voile a glissé, je n'y suis plus habituée. J'ai continué à marcher maladroitement en tentant de ne pas me faire remarquer. Les femmes qui faisaient la queue pour le visa étaient vêtues de noir, intégralement, aucun visage n'était visible. Nous rentrions toutes dans notre pays, voyageant cependant avec des passeports différents, chargées d'univers et d'histoires aussi très différentes les unes des autres.

En quittant l'aéroport, je suis enfin entrée dans la ville. Chicane en béton, check-point à chaque mètre, tranchées de sacs de sable et soldats armés jusqu'aux dents : j'avais l'impression de ne rien reconnaître. Ce n'est qu'au bout de quelques jours que j'ai réussi à parcourir un itinéraire qui m'était plus familier. Pour la première fois, je me suis éloignée de la zone verte et suis montée dans un *bajaj*, un véhicule à trois roues de couleur rouge, ouvert sur les côtés, principal moyen de transport dans les rues de Mogadiscio. Les mille voiles que je portais ont glissé hors du véhicule, secoués par le vent. Nous avons parcouru la rue principale depuis l'Arc du quatrième kilomètre jusqu'au Lido, en traversant le centre-ville. L'itinéraire était le même qu'autrefois, mais j'étais entourée de grands immeubles et d'enseignes lumineuses. Mon ancienne école, les bureaux du gouvernement, le centre historique, tout était en ruines, mais pas les statues des héros de l'Indépendance, celles-ci avaient été reconstruites, quoique

d'une manière plus proche des nouveaux codes vestimentaires.

Ce n'est que la veille de mon départ de Mogadiscio que j'ai eu le courage de revoir ma maison, celle d'où je m'étais enfuie trente et un ans plus tôt sans savoir que je ne pourrais y revenir que bien des années plus tard. Elle se trouve dans un quartier de la ville désormais sous le contrôle d'al-Shabab. Dans le jardin, où autrefois poussaient des parterres de citronniers et de papayers, il y a une chape de béton concassé. Seul notre bougainvillier continue de prospérer au-delà du mur d'enceinte. Je demande à la matriarche assise dans la cour la permission de la visiter. Les impacts de balles sont encore visibles sur les murs extérieurs. Les cadres des fenêtres, dérobés les premiers jours de la guerre, ont été remplacés par des grilles en métal et en plastique. À l'intérieur, le grand espace du salon – en fait chaque pièce – a été divisé par des murs en tôle. La maison dont je me souvenais pour sa luminosité est maintenant extrêmement sombre. Je monte les marches qui mènent à l'étage, toutes ébréchées et détruites. Je veux revoir ma chambre. Mais je ne reconnais rien. Elle est pleine de lits de camp et, à la place de ses rideaux orange – ceux que j'avais moi-même choisis – un grillage de barbelés. Je ne suis pas triste, pourtant. Les murs sont encore debout, mais ce ne sont plus ceux de mon ancienne maison. Ils abritent désormais de nouvelles mémoires, d'autres vies, des voix distinctes. Le passé ne peut s'oublier, et pourtant il faut parfois voir les morts, refermer le sarcophage, ouvrir de nouvelles portes, ne pas

succomber à la nostalgie et au ressentiment. Aujourd'hui, après tant d'années d'errance entre tant de pays et de langues, après avoir rencontré tant de visages et de cœurs, je pense que ma Mogadiscio ne peut continuer d'exister que dans ce premier roman, *Madre piccola*, dans une polyphonie de voix et dans les vies brisées puis reconstruites de ceux que j'aime.